

Avant-propos

par Olivier Ertzscheid



Olivier Ertzscheid est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'UIJF de La Roche-sur-Yon, responsable d'une formation de *community manager*. Observateur rapide et fûté des médias numériques, il suit en temps réel les évolutions du web sur son blog affordance.info.

L'appétit des géants

Pouvoir des algorithmes,
ambitions des plateformes

Préface par Antonio A. Casilli

C&F éditions
Blogollection

2017

JE ME SUIIS INSCRIT sur Facebook en 2007. J'avais alors consigné par écrit sur mon blog affordance.info mes premières impressions :

Primo, l'expérience immersive et additive que propose Facebook (ledit service n'étant effectivement d'intérêt que s'il reste ouvert en tâche de fond pour y autoriser de fréquents allers-retours) me semble relever d'une sociabilité ambiante (de la même manière que l'on parle « d'informatique ambiante »). Il abolit en effet une frontière, une distance dans l'établissement de contacts, et au-delà, dans une certaine forme de relations interpersonnelles. J'ai actuellement une quarantaine de « contacts » dans Facebook. Des amis, des collègues, des connaissances, des stars de la blogosphère. Et la fonctionnalité que j'utilise le plus souvent, c'est celle me permettant de leur poser une question directement, à ces quarante-là, de manière instantanée, sans l'entraîne du forum, de la liste de diffusion ou du mail.

Je suis aussi surpris par le haut niveau des fonctionnalités proposées par les nombreuses micro-applications associées à Facebook. Qu'il s'agisse de faire circuler du texte, de l'image, de la vidéo, on se retrouve avec en main des interfaces que ne renieraient pas la plupart des applications bureautiques haut de gamme.

Presque dix ans plus tard, cette plateforme occupe l'essentiel de nos vies connectées. « Cette » ou plutôt « ces » plateformes. Car Google, Apple, Amazon, qui forment le reste des GAFAs, ont achevé de transformer l'utopie première du web et son idéal de décentralisation en une verticalité qui donne le vertige et du haut de laquelle le moindre faux pas ressemble à une chute infinie. Notre rapport à ces plateformes est de l'ordre de la schizophrénie, ou du *pharmakon* comme l'écrivait Bernard Stiegler : elles sont à la fois le poison et le remède. Nous connaissons leurs limites, les entraves qu'elles font peser sur notre vie privée, leur poids économique considérable, mais nous reconnaissons aussi leur formidable capacité à nous donner accès à des informations et des documents qui auparavant auraient été impossibles à retrouver et lire, nous savons leur formidable potentiel de facilitation, de mise en relation.

Voilà désormais plus de quinze années qu'en tant que chercheur je fréquente autant que j'observe ces plateformes. Une chose essentielle a changé : il ne s'agit plus aujourd'hui d'acteurs économiques, de moteurs de recherche, de réseaux sociaux ou de gigantesques entrepôts de vente en ligne. Ces plateformes jouent un rôle de plus en plus déterminant dans l'ensemble des processus qui fondent ce que l'on nomme démocratie, dans l'ensemble des logiques de « rendu public ». Car il n'est pas de démocratie sans cette capacité à rendre public. Ceci est le premier changement. Le second bouleversement est un corollaire du premier : oui il n'a jamais été aussi facile de trouver de l'information, d'acheter un ouvrage jusqu'ici introuvable, de retrouver une personne que l'on croyait perdue. Mais jamais, jamais les règles qui guident cette apparente facilité n'ont été aussi opaques. Ces règles, ce sont celles du code, des algorithmes. Celui d'Amazon est

Adrianus J. J. J.

à la base de l'ensemble des systèmes de recommandation ; celui de Google, le PageRank (qui n'est que l'une des facettes algorithmiques de l'hydre de Mountain View), conditionne l'accès à l'information des centaines de millions de citoyens chaque jour dans le monde, et que dire de celui de Facebook, l'EdgeRank, qui décide de ce qui s'affiche sur notre mur et des gens que nous pourrions avoir envie de fréquenter.

Un article avait un jour titré sur « les dix algorithmes qui contrôlent le monde »⁴. La question qui guide la réflexion que je mène depuis quinze ans est assez simple : elle revient à savoir qui contrôle ces algorithmes, comment impactent-ils notre vie, et surtout, comment parvenir à rendre public la partie de ces algorithmes qui relève d'un travail d'éditorialisation classique. Les informations traitées par *Le Figaro* ou par *L'Humanité* peuvent parfois être les mêmes mais l'éditionnalisation ne sera jamais semblable. Nous savons cela. Mais à l'échelle du lectorat de Facebook ou de Google il est désormais manifeste que les règles algorithmiques procèdent, dans le choix et dans l'ordre d'affichage, d'un processus d'éditionnalisation. Dans des contextes de crise, d'élections majeures ou d'attaques et de propagandes terroristes, ces algorithmes, parfois couplés à une armée de modérateurs anonymes, jouent un rôle qu'il serait criminel de considérer comme insignifiant. Choisir de diffuser ou de ne pas diffuser la Une de *Charlie Hebdo* avec une caricature du prophète Mahomet, choisir de diffuser ou de ne pas diffuser une vidéo de décapitation, choisir de soutenir Donald Trump en favorisant l'affichage de certains articles ou choisir tout au contraire de

4 « Ces 10 algorithmes qui dominent le monde », Flo Convisier, *Uberzismo*, 23 mai 2014, <http://fr.uberzismo.com/2014/05/23/algorithmes-dominent-monde.html>.

faire obstacle à son élection, choisir d'installer un « cheval de Troie » permettant d'accéder à l'ensemble des données privées de plus d'un milliard de smartphones sur la planète pour le cas où ils seraient utilisés dans le cadre d'un acte terroriste, tout cela fait partie des choix qui sont chaque jour effectués par ces plateformes. Parfois un seul homme choisit. C'est le cas de Tim Cook, PDG d'Apple qui refuse de livrer au FBI les données d'un iPhone utilisé pour la tuerie de San Bernardino. Mais le plus souvent ces choix sont effectués par l'algorithme, et donc par ceux qui programment ledit algorithme. Mais, précisément parce que c'est là le rôle et l'intérêt principal d'un algorithme, les « valeurs » qui sont prévues par les programmeurs pour présider aux choix algorithmiques ne peuvent épuiser l'étendue du possible. Quand l'inattendu survient, quand l'improbable ou l'impensable advient, l'algorithme continue, imperturbable, d'appliquer les règles sur lesquelles on l'a bâti et entraîné chaque jour. Ces règles qui n'ont pas été nécessairement pensées pour la situation inédite à laquelle il s'agit de faire face. En inventant le PageRank, Sergueï Brin et Larry Page n'avaient pas prévu qu'il serait possible à un petit groupe d'activistes et de farceurs de rediriger l'ensemble des requêtes « trou du cul » vers la page de l'Élysée présentant la biographie de Nicolas Sarkozy. Mais que faire lorsque cela advient : laisser tourner l'algorithme, le modifier, intervenir « manuellement » ? En mettant au point l'EdgeRank pour permettre aux étudiants d'un campus de noter et de rencontrer les plus jolies filles de l'université, Mark Zuckerberg n'avait probablement pas prévu qu'un jour des employés de Facebook lui poseraient directement la question de savoir si Facebook – et son algorithme – avait ou non un rôle à jouer pour empêcher l'élection de Donald Trump. Chaque choix algorithmique influence et impacte

à son tour le comportement des citoyens, des électeurs. Or de ces choix-là nous ne savons rien. Ou trop peu de choses. En refermant cet ouvrage certains d'entre vous pensent peut-être que je ne présente que la version sombre, le côté obscur du monde numérique qui nous accompagne depuis la naissance du web en 1989. C'est mal me connaître. L'observation critique de ces plateformes et de ces dispositifs ne parviendra jamais à gommer le formidable enthousiasme qu'elles m'ont procuré pendant toutes ces années. Mais je crois comme l'écrivait Frederik Pohl, grand auteur de science-fiction, « *qu'une bonne histoire de science-fiction ne prédit pas l'automobile mais l'embouteillage* ». C'est l'histoire de ces embouteillages possibles que je veux ici tenter de raconter en rassemblant des articles parus sur mon blog au cours de ces années. À l'aide d'un peu de science. Mais sans aucune fiction.

Et si on enseignait vraiment le numérique

Affordance.info – avril 2012

Ils sont nés en 1996. Ils ont aujourd'hui seize ans. L'ensemble de leur scolarité s'est faite dans l'ombre et la lumière du numérique. À leur naissance, le web est âgé d'à peine sept ans. John Perry Barlow rédige et publie la *Déclaration d'indépendance du cyberspace*, un texte qui reste emblématique de l'idéologie des « pionniers » et qui fut structurant pour toute une génération de primo-internautes. On peut notamment y lire ceci : « Nous sommes en train de créer un monde où chacun, où qu'il soit, peut exprimer ses convictions, aussi singulières qu'elles puissent être, sans craindre d'être réduit au silence ou contraint de se conformer à une norme. Vos notions juridiques de propriété, d'expression, d'identité, de mouvement et de circonstance ne s'appliquent pas à nous. Elles sont fondées sur la matière, et il n'y a pas de matière ici. »

Seize ans plus tard, pour ces natifs du numérique, il ne reste plus rien de cette déclaration d'indépendance. Bien au contraire la plus grande partie du cyberspace est un

monde fermé, propriétaire, contrôlé par le marketing, régi par un carcan de normes arbitraires, de lois liberticides et de technologies « privées ». Un monde hyperterritorialisé sous le contrôle de quelques multinationales.

Apple, Facebook et Google décident seuls et en fonction de leurs seuls critères ce qui est publiable et ce qui ne l'est pas, invoquant le plus souvent le motif de « nudité » ou de « pornographie », et l'appliquant, par exemple, à la fermeture du compte d'un internaute ayant osé choisir le tableau *l'Origine du monde* de Gustave Courbet comme photo de profil. Les mêmes refusent aux internautes la possibilité de s'inscrire sous un pseudonyme mais, par le jeu d'un régime d'exception, « tolèrent » que Salman Rushdie reste inscrit sous son nom de plume après avoir dans un premier temps fermé son compte.

La formidable chambre d'écho que Facebook ou Twitter constituèrent à l'occasion du soulèvement des peuples du printemps arabe ne doit pas faire oublier la systématisation de politiques qui, pour ces mêmes sites, vont du filtrage à la censure technique, amenant un collectif de chercheurs de l'université d'Harvard à parler de l'entrée, depuis les années 2010, dans une « quatrième phase de contrôle du cyberspace »⁵.

Combien de collégiens, de lycéens et d'étudiants, combien de ceux qui sont nés en 1996 sont-ils au courant de cette histoire, de ces pratiques, de cette évolution ? Combien d'entre eux connaissent le fonctionnement – même schématique – des algorithmes qui, dans Facebook ou dans Google, leur proposent aujourd'hui des réponses avant même qu'ils n'aient

⁵ *Access Contested: Toward the Fourth Phase of Cyberspace Controls*, Ronald Deibert, John Palfrey, Rafal Rohozinski et Jonathan Zittrain, MIT Press, août 2013.

formulé leurs questions ? Combien d'entre eux peuvent expliquer pourquoi cette vidéo apparaît toujours classée première sur YouTube ? Combien d'entre eux sont capables de comprendre ce qu'est un DRM lorsqu'ils achètent un livre numérique ? Et combien d'entre eux savent qu'il existe des alternatives moins contraignantes et tout aussi respectueuses du droit d'auteur, au travers de formats interoperables ? Combien d'entre eux sont conscients, en s'inscrivant sur Facebook dès l'âge de treize ans, que commence alors un long processus d'entrée en documentation de soi, qui ne cessera probablement même pas avec leur décès ? Combien d'entre eux sont aujourd'hui capables de faire la distinction entre la simple rediffusion de contenus déjà plébiscités par d'autres et ce qui relève du partage authentique, c'est-à-dire d'une appropriation et d'une rediffusion choisie ?

En revanche, tous ont généreusement été exposés au discours stigmatisant et stérilisateur de la « recrudescence du plagiat », de la « mort des autorités et des encyclopédies de référence », et autres billevesées qui rappellent le discours des fabricants de chandelle réclamant l'interdiction de la lumière du soleil⁶. Mais combien d'entre eux ont déjà participé, sous la conduite d'un enseignant, à l'amélioration de l'encyclopédie Wikipédia, à la compréhension des mécanismes de production et de régulation de cet outil dont même ses plus farouches détracteurs sont aujourd'hui incapables de se passer ?

6 La « Pétition des fabricants de chandelles » est un texte de l'économiste français Frédéric Bastiat écrit en 1845 pour dénoncer le protectionnisme et la « théorie de la disette » des producteurs. Il fut publié dans *Sophismes économiques*. https://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9tition_des_fabricants_de_chandelles.

Face à cet ensemble de bouleversements, l'école, le collège, le lycée et l'université doivent être les garants d'une citoyenneté numérique et dépasser l'ère de la didactique des Lego, celle d'une unique approche « par compétence » comme le proposent le B2i⁷ et autres « certificats informatiques et internet »⁸. On n'apprend pas la citoyenneté numérique comme on apprend le code de la route. À tout le moins, l'obtention dudit code de la route ne saurait se dispenser de cours de... conduite accompagnée.

Former à Facebook, à Google, à Twitter est certes encore utile mais lorsque ces outils disparaîtront ou seront remplacés par d'autres, à quoi cela aura-t-il servi ? Il existe pourtant une solution simple : il faut enseigner la publication. De sa naissance jusqu'à sa mort, le web fut et demeurera un média de la publication.

Enseigner l'activité de publication et en faire le pivot de l'apprentissage de l'ensemble des savoirs et des connaissances. Avec la même importance et le même soin que l'on prend, dès le cours préparatoire, à enseigner la lecture et l'écriture. Apprendre à renseigner et à documenter l'activité de publication dans son contexte, dans différents environnements. Comprendre enfin que l'incapacité à maîtriser un « savoir publier », sera demain un obstacle et créera une inégalité aussi clivante que l'est aujourd'hui celle de la non-maîtrise de la lecture et de l'écriture, un nouvel analphabétisme numérique hélas déjà observable. Cet enjeu est essentiel pour que chaque individu puisse trouver sa place dans le monde mouvant du numérique, mais il concerne également notre devenir collectif, car comme le rappelait Bernard Stiegler⁹ :

La démocratie est toujours liée à un processus de publication – c'est-à-dire de rendu public – qui rend possible un espace public : alphabet, imprimerie, audiovisuel, numérique.